

RÉSIDENCE
AU TRINITY
COLLEGE
DE DUBLIN

MARIE HERMET

Le bus de l'aéroport m'a déposée avant le pont, sur O'Connell Street. Je voulais traverser la Liffey à pied et m'arrêter pour regarder, à ma droite, les façades roses, jaunes et bleu pâle d'Ormond Quay, avec le clocher de Christchurch en arrière-plan – *The Choi'ch* ! – m'avait soufflé un jour un passant affable et plutôt éméché. À gauche, au-delà de la coupole baroque du bureau des douanes, c'était la double lyre du pont Samuel Beckett, puis les tours de verre des Docks, et plus loin, invisible mais omniprésente dans l'odeur de marée et le cri des mouettes, la baie de Dublin.

Mais je tenais surtout, la rivière passée, à remonter Westmoreland Street lentement jusqu'à l'entrée monumentale de Trinity College. Grâce à ma bonne fée Sinead MacAodha, la directrice de Literature Ireland, j'allais y passer quinze jours en résidence de traduction. Le Center for Literary Translation m'accueillait à Trinity, l'une des plus anciennes et des plus belles universités d'Europe.

Après un salut discret à la statue d'Edmond Burke, je suis entrée sous la voûte aux pavés de bois poli. Datent-ils de l'ère élisabéthaine, ces pavés ? À voir leur usure et leur patine, on peut le penser. L'émotion de marcher précisément là où s'étaient posés autrefois les souliers à boucle de Jonathan Swift, les bottines d'Oscar Wilde, je la ressentais à chacune de mes visites, quand je traversais encore les jardins en touriste. Mais cette fois, c'était différent : en travaillant sur place, en partageant la vie des étudiants et des *academics*, j'allais vraiment marcher dans leurs pas. Le portier m'a indiqué la loge de la *Matron*, qui devait me remettre mes clés et m'indiquer ma chambre. À l'entrée de Parliament Square, un campanile baroque égrène

les heures ; on raconte que tout étudiant de première année passant étourdiement dessous échouera à ses examens.

La nuit tombe, les lampadaires s'allument un à un le long des *greens* bordés de bâtiments de brique rose et pierre blonde, mi-gothique, mi-Renaissance italienne. La porte 41 s'ouvre sur une longue façade de granit gris. L'appartement sent la peinture fraîche : un immense salon éclairé par quatre hautes fenêtres, mais une chambre identique à toutes les chambres d'étudiant de toutes les cités universitaires au monde – un lit de fer étroit, un placard et une chaise. La cuisine m'attendait, avec son grille-pain, sa bouilloire et ses sachets de thé Barry's. Ma tasse fumante à la main, je m'accoude à une fenêtre pour contempler le ciel au-dessus des toits. Je n'y crois pas encore tout à fait : j'allais vraiment habiter la maison où Samuel Beckett, alors jeune lecteur de français, avait passé quatre ans ? De 1923 à 1927, il a vécu dans l'appartement d'à côté, au 39.

Sinead m'a invitée à passer ma première soirée en sa compagnie, au premier étage du café-épicerie chic Fallon & Byrnes. Nous parlons de tout et de rien. « Ah, tu sais, me dit-elle, Richard Ford habitait ton appartement jusqu'à hier, c'est dommage, vous vous êtes croisés... ». Pour me consoler, elle note sur mon carnet la liste des meilleurs pubs littéraires de Dublin, et m'explique que mon badge d'invité à l'université me donne le droit d'entrer à toute heure à la National Library, où est exposé le trésor des amoureux des livres, le Livre de Kells. Le lendemain matin, à l'heure où les touristes dorment encore, je vais flâner seule entre les vitrines. Chaque jour, une employée enfile des gants blancs avant de tourner une page du Livre, un Nouveau Testament calligraphié et enluminé par les moines de l'abbaye de Kells vers l'an 800. Les artistes de l'abbaye étaient aussi des poètes et des sages. Un poème dédié au chat Pangur me frappe par son actualité : en trois mots, il décrit si bien le quotidien de la traductrice que je suis, passant ses jours et parfois ses nuits à se battre avec les mots, sautant sur une idée comme un chat sur une souris.

*I and Pangur Bân my cat
T'is a like task we are at
Hunting mice is his delight
Hunting words I sit all night*

*Practice every day has made
Pangur perfect at his trade
I get wisdom day and night
Turning darkness into light*

Pangur Bân mon chat et moi	En s'exerçant tous les jours
Sommes faits du même bois	Accompli devient Pangur
À chasser les souris il passe sa vie	Nuit et jour sagesse je poursuis
À chasser les mots je passe mes nuits	Pour faire la lumière dans la nuit

Avant la bibliothèque, j'ai découvert The Buttery, le restaurant universitaire, qui offre pour deux fois rien un splendide assortiment de scones, buns et muffins à la cannelle, une grande marmite de porridge tout chaud, des pancakes, des œufs, des saucisses et du *black pudding* (boudin)... Le thé, *of course*, est très fort et se prend noyé de lait.

Pour le déjeuner, j'ai rendez-vous avec la fondatrice et directrice du Center for Literary and Cultural Translation, Prof. Sarah Smyth. Spécialiste de littérature russe, docteure honoraire de l'Institut Gorki à Moscou, Sarah me parle de ses études de russe à Paris dans les années 70-80, de sa traduction de *La Mouette* pour une production théâtrale (un simple mot à mot, me dit-elle, mais je verrai vite, lorsqu'elle me fera le plaisir de me l'envoyer, que j'ai entre les mains l'une des meilleures versions de Tchekhov que j'aie jamais rencontrées), de sa passion pour ce Centre de traduction qu'elle a créé ici, à Trinity, et qui prend une ampleur internationale. En la quittant, je file me mettre au travail dans ma chambre ; elle se propose de venir à mon premier cours, mardi prochain, et cette perspective va me tenir éveillée tard tous les soirs.

Car je suis là pour travailler. Mes étudiants sont ceux du mastère de traduction de Trinity College, un cursus d'un an. Ils viennent de partout : Alexander et Alma de Russie ; Stephanie de Catalogne ; Eudora parle le français créole des Antilles ; Margherita et Chiara viennent d'Italie ; Adam, citoyen britannique, traduit de l'irlandais ancien (*middle Irish*) ; Radmila, l'assistante de Sinead, est serbe. Il va falloir parler de traduction sans passer par le français. *Easy* ! Je commence

par une présentation de mon travail sous forme d'abécédaire : A pour ATLF, D pour *deadline*, P pour Procrastination, R pour Recherche, V pour Visibilité... La glace rompue, j'annonce les jeux et exercices à préparer pour notre prochaine séance.

La veille, dans le bureau de Sinead, j'ai photocopié mes pages favorites des *Exercices de style* de Raymond Queneau, en version originale et dans l'excellente traduction anglaise de Barbara Wright. Umberto Eco, qui a traduit les *Exercices* en italien, remarque dans sa préface : « Il ne s'agit pas tant ici de traduire que de recréer dans une autre langue, à l'intérieur d'un contexte historique, social et intertextuel différent. » Nous avons donc l'histoire déclinée 99 fois du monsieur chapeauté qui prend un autobus parisien, provoque un léger esclandre parce qu'on lui a marché sur les pieds, et se retrouve gare Saint-Lazare deux heures plus tard. La version anglaise de l'histoire intitulée *Anglicisms* s'appelle bien sûr *Gallicisms*. Le français « Un dai vers middai, je tèque le beusse et je sie un jeugne manne avec une grète nèque et un hatte... », ça donne en anglais : « *One zhour about meedee I pree the ohtobysusse and I vee a zhern omn with a daymoorzuray neck and a shappoh...* ».

Je propose à chacun de recréer l'histoire selon les mêmes principes, mais dans sa première langue. Et je leur demande aussi de la réécrire dans leur langue d'adoption commune, l'anglais de Dublin, (langue deux fois verte si je peux oser ce mauvais jeu de mots, avec ses *bollixes* et ses *arseholes*) en forçant le trait le plus possible pour le distinguer de l'anglais britannique standard.

Ceci posé, nous passons à un exercice d'écriture créative. C'est George Szirtes, poète hongrois de langue anglaise et ancien résident de Trinity lui aussi, qui me l'a soufflé avec cette remarque :

« *Talking some time - 2 hrs, say - in Hungarian is like walking into a room where I don't recognise my usual self. Is this what language does? Say one's English self meets one's Hungarian self in a bar. Who is going to buy the drinks?* »

« Parler un moment, disons deux heures, en hongrois, c'est comme entrer dans une pièce où je tombe sur mon moi habituel sans le reconnaître. C'est ça que fait le langage ? Imaginons que le moi anglais rencontre le moi hongrois dans un bar. Qui va payer les consommations ? »

Voilà notre sujet : que se racontent vos deux *moi*, accoudés au bar d'un pub de Dublin ?

Les têtes se penchent sur les feuilles, les stylos crissent. Le silence règne. Même Sinead, qui est venue assister à la séance, et le Prof. Cormac O'Cuilleain, italianiste, poète et directeur du master, jouent le jeu. Cormac est d'une gentillesse exquise, mais je prends toutes les précautions possibles pour éviter d'avoir à prononcer son nom.

La séance suivante a lieu dans un bâtiment différent et un peu excentré, Phoenix House. J'attends avec impatience de voir ce que mes étudiants ont bien pu faire de l'histoire de Raymond Queneau. Mes fidèles collègues Sinead et Cormac sont là, Sarah a été retardée. Un étudiant s'installe au fond ; c'est Alexander, arrivé de Moscou il y a peu et déjà capable de manier l'argot dublinois comme s'il était né ici. On attend encore une petite dizaine d'étudiants. On les attend toujours dix minutes, un quart d'heure plus tard. Que se passe-t-il ? Alexander hasarde une explication : ils ont des partiels à passer, en ce moment, beaucoup sont débordés... En fait, me dis-je, ça ne leur a pas plu du tout, mardi dernier... Ils avaient l'air ravis, mais c'était pure politesse... C'est une chance que Sarah n'ait pas pu venir, finalement ! La gorge sèche, je me lance dans la présentation que j'ai préparée en prévoyant un dialogue, des interruptions. J'ose à peine regarder Sinead. J'ai toujours eu mal pour les acteurs forcés de jouer devant une salle de théâtre à demi vide ; maintenant, je suis à leur place. Alexander, Sinead et Cormac relancent bravement le débat, posent des questions ; notre gêne mutuelle fond et la séance se termine en conversation entre amis.

En sortant, Sinead trouve vingt messages urgents sur son téléphone, qu'elle avait coupé : le reste des élèves, et deux ou trois professeurs curieux qui les accompagnaient, a erré à notre recherche dans les divers bâtiments du campus sans trouver la salle où nous sommes, en dehors du *green*... La prochaine fois, me dis-je, je ferai une note de rappel la veille, avec des indications précises sur la salle !

Je ne résiste pas au plaisir de joindre en note de fin le texte d'Alexander*.

Entre mes séminaires, j'ai le temps de rencontrer mes auteurs irlandais préférés. J'ai prévu de passer une journée avec les collégiens de Fighting Words, le centre d'écriture créative créé par Roddy Doyle pour aider les jeunes de 8 à 18 ans à « développer leur talent pour l'écriture et explorer leur amour des histoires ». Chez Roddy Doyle, tout est jeu de mots : Fighting Words, ce sont à la fois les mots combattants et les mots avec lesquels on se bat. Sous-titré *The Write to Right*, le projet annonce d'emblée qu'ici, il n'est pas question de correction de la langue, mais de liberté et d'imagination. Roddy donne beaucoup de son temps au projet et il a fédéré tout un groupe d'écrivains connus ou débutants, de professeurs, d'artistes et de bénévoles de toutes professions. Il est ravi d'avoir sa traductrice pour assistante française, et me donne rendez-vous pour déjeuner au Wigwam, près du centre. Hélas, Roddy ne sera pas à Dublin finalement ce jour-là : un de ses meilleurs amis enterre son père dans le Mayo le même après-midi, et Roddy se doit de l'accompagner. Le dialogue qu'il publie le lendemain dans sa rubrique Facebook *Two Pints* fait sourire malgré la tristesse du sujet :

-*The man in black.*

-*I was at a funeral. A man up the road.*

-*I'm sick o' funerals.*

-*Same here. But this one – it was a bit different. He was from Mayo or somethin' – somewhere over there. So it was a real country funeral. The coffin in the house.*

-*With your man in it?*

-*Yeah, yeah. He was a big man now. Hands like shovels, yeh know. He looked great, but – in the coffin. Like he was just pretendin' to be dead an' he was listenin' to the chat. Squashed into it, he was. A huge man. Larger than life. Reminded me of my own da. A bit.*

-*They gave him a good send-off, so.*

-*Jesus, man. The funeral itself – in the church, like. Packed. Loads of his kids and grandkids. An' all sorts o' culchies up from Mayo. Tryin' their best to look like Dubliners, God love them. But packed now.*

-*I haven't been in a packed church since I was a kid.*

-*Yeah, yeah – same here. An' the speech at the end. One o' the sons.*

Christ, it was brilliant. But the best bit. When they were carryin' the coffin ou'. A lad with one o' those things yeh put on your shoulder - .

-A bag o' cement.

-A violin. He played The West's Awake. Made me proud, kind of – the whole thing.

-Proud o' wha'?

-Don't know. Just proud. An' sad.

-You're not goin' to start writin' poetry, are yeh?

-No, I'm not – fuck off.

– Man in Black.

– J'étais à un enterrement.

– J'en ai marre des enterrements.

– Moi aussi. Mais celui-là – c'était pas pareil. Le gars était du Mayo ou de quelque part par là. Alors c'était une vraie cérémonie, comme on fait à la campagne. Avec le cercueil au milieu du salon.

– Et l'autre, il était dedans ?

– Ben oui. Un grand costaud. Des mains comme des pelles, tu vois. Il était superbe, enfin, mais bon, il était dans son cercueil, quoi. Comme s'il faisait semblant d'être mort pour écouter les conversations. Il était drôlement coincé là-dedans, en plus. Un grand type, plus grand que nature. Il m'a rappelé mon père. Un peu.

– Alors ils lui ont dit au revoir comme il faut.

– Ah mon vieux, t'as pas idée. La cérémonie – à l'église et tout. Mais bondée. Des tonnes d'enfants, de petits-enfants. Et tous ces ploucs du Mayo, qui faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour avoir l'air de gens de Dublin, les pauvres âmes. Que Dieu les bénisse. Mais alors c'était vraiment bondé.

– Pas vu une église bondée depuis que j'étais gamin.

– Oui, oui, moi c'est pareil. Mais le discours, à la fin. Par un des fils. Bon Dieu, c'était brillant. Mais mieux encore. Pendant qu'on portait le cercueil dehors. Un gars avec un de ces machins qu'on pose sur l'épaule...

– Un sac de ciment.

– Un violon. Il a joué The West's Awake. Et moi je me suis senti fier, tu vois. Tout ça.

- Fier de quoi ?
- Sais pas. Fier, c'est tout. Et triste.
- Tu vas pas te mettre à écrire des poèmes, non ?
- Non, pas de danger – et va te faire voir, hein.

En fin d'après-midi, je retrouve un autre de « mes » auteurs, le romancier Dermot Bolger, au Gresham Hotel sur O'Connell Street. Le Gresham est une institution, avec canapés de velours rouge et boiseries victoriennes. Arrivée en avance, je me pose dans un siège d'angle d'où je peux surveiller l'entrée et l'immense hall encombré de dorures et de plantes vertes. Dermot apparaît, très chic comme toujours dans sa veste de tweed, et nous bavardons jusqu'à l'heure où il est attendu pour une soirée au People's College. L'année marque le centenaire du soulèvement d'avril 1916, au cours duquel Pearse a proclamé, brièvement, la république d'Irlande avant d'être fusillé. Les Irlandais de la génération de Bolger ont été biberonnés aux poèmes nationalistes de Pearse et Casement ; ils ne tiennent pas plus que ça à célébrer une insurrection ratée, point de départ d'une idéologie qui appartient au passé.

En littérature, en revanche, le passé est bien vivant. Et quel passé ! Juste derrière Trinity, sur Lincoln Place, une devanture insolite arrête les passants. La boutique est une ancienne pharmacie longuement décrite dans *Ulysse* de James Joyce et conservée telle quelle depuis le passage fictif de Leopold Bloom en 1922. Le savon au citron que Bloom y achète s'y vend toujours, mais sur les étagères, les livres alternent maintenant avec les fioles d'époque. Libraire d'occasion, l'hôte des lieux, P.J. Murphy, reçoit en blouse blanche d'apothicaire et organise chaque soir une lecture d'un passage d'*Ulysse*, en anglais, en français, en italien, en allemand... selon les vœux des invités de passage. Jeudi soir, c'est le jour des Français. Nous sommes une demi-douzaine, assis sur des pliants ou tassés sur une banquette de bois. Les yeux pétillants sous sa tignasse blanche, Murphy nous tend à chacun un exemplaire corné de l'excellente traduction Folio. Il désigne le premier lecteur, un étudiant italien qui lit deux pages avec un joli accent chantant. Un acteur irlandais prend la suite, puis c'est mon tour. Lire à haute voix permet

de savourer chaque mot : « Molly. Voilà pourquoi je lui ai acheté des jarrettières violettes », dit Leopold Bloom. Jamais je n'ai compris aussi bien ce qu'il avait dans la tête, ce Bloom dont le périple à travers Dublin est encore célébré chaque année à sa date anniversaire, le 16 juin ou *Bloomsday*.

Le lendemain, je prends le bus pour Gorey, à deux heures de route sur la côte sud. Je vais y retrouver mon auteure irlandaise préférée, Claire Keegan.

Gorey, c'est la ville que visitent les deux héroïnes d'un roman de Roddy Doyle que j'ai traduit, mais je ne la connais que sur Google Maps. Il pleut si fort que la visibilité est nulle : je ne verrai pas grand-chose de la ville, mais dès que j'entre dans le café-librairie sur Main Street où Claire m'a donné rendez-vous, j'oublie le temps maussade. La librairie Zozimus est un rêve réalisé, un fantasme d'amoureux des livres. Il y en a environ trente mille, tous d'occasion, tous à des prix plus que raisonnables. Un aimable fouillis règne, les tables débordent ; partout des piles vertigineuses menacent de s'écrouler, mais tiennent bon par miracle. Les vieux fauteuils sont juste assez enfoncés pour être confortables, les canapés de cuir usés comme il faut, les gâteaux sont faits maison et le thé bouillant. Claire n'est pas encore arrivée, j'ai le temps de flâner et de saluer le propriétaire, John Wyse Jackson, auteur, éditeur, poète et libraire. Claire arrive, trempée et souriante. Elle veut me montrer sa promenade préférée, sur le chemin des contrebandiers. Nous repartons dans sa voiture jusqu'à la côte. Il pleut toujours et le soir tombe, mais Claire escalade les éboulis de sable et de rochers avec assurance. La côte se délite et tombe dans la mer, m'explique-t-elle en montrant les vagues grises qui viennent battre à nos pieds, en contrebas. Je suis contente d'avoir acheté des chaussures de marche dans O'Connell la veille. Le reste de mon équipement est ridiculement inadapté : mon jean est à torde et ma veste trempée me colle à la peau. Dès le lendemain, j'achèterai un vrai imper en toile huilée, fabriqué par des gens qui savent ce que c'est que la pluie. En attendant, j'admire l'enthousiasme de Claire qui saute de rocher en rocher avec le pied sûr d'une enfant du pays. Le vent souffle, la mer gémit, on n'y voit plus à trois pas. Les joues roses, Claire reprend le volant jusqu'au pub le plus proche, où

nous nous réchauffons devant une soupe bouillante et des tranches de *soda bread*, qui tient autant du pain d'épices que du pain noir. J'aimerais rester là très longtemps, à l'écouter parler de l'Irlande qu'elle veut quitter – être une femme écrivain et célibataire, dans l'Irlande rurale, ce n'est pas simple. Toute sa famille lui demande quand elle va enfin se marier... Et quand je parle de la gentillesse des gens que je rencontre, des différences d'attitude dans la rue entre les hommes français et les hommes irlandais, qui n'auront jamais un regard ou une parole déplacée envers une femme, Claire s'assombrit : en Irlande, la violence envers les femmes, me dit-elle, ce n'est pas en public que ça se passe, mais en privé, au sein des familles. Je voudrais poursuivre très longtemps cette conversation, mais je ne peux pas rater le dernier bus pour Dublin, j'ai un cours demain. Claire me reconduit jusqu'à l'arrêt.

Sur le campus, l'école d'art dramatique de Trinity donne avec le département de musique une représentation de *La Flûte enchantée*. Le théâtre Beckett est un petit bâtiment intime. Le décor, c'est une cantine d'école reconstituée telle quelle avec ses chaises empilables et ses tables en Formica, mais la lumière joue mystérieusement avec les angles et les arrière-plans. Les chanteurs sont costumés en lycéens ; Sarastro, un peu plus âgé comme il se doit, est un surveillant. Personne n'a beaucoup plus de vingt ans, mais les voix ont une pureté et une maturité rares. Je me souviens de la *Flûte enchantée* parfaite de Bob Wilson ; nulle part je n'y avais perçu cette émotion, cette poésie, cette folle énergie qui anime les étudiants de Trinity, ni cette ingéniosité pour créer un spectacle avec rien. À la fin, toute la salle se lève d'un seul mouvement pour les acclamer. J'applaudis plus longtemps que les autres, touchée par l'enthousiasme qui anime aussi bien les chanteurs que le public. Quelle chance d'avoir vingt ans et d'étudier là, me dis-je, et quelle chance pour moi d'avoir pu côtoyer pendant ma résidence tant de talents multiples.

* Note : Alexander Dashichev, variations sur *Exercices de style* de Raymond Queneau

Dublin

1) *One jolly day on a bus things went a lil' temple barr. A spire-necked lad, dressed up all ride with flid thingamajigs over the coat and another one, standing right in his face. This dipso was actin' tha maggot leggin' it on his toes like he was elephants. I mean relax the cacks, the heck of ye! The flute tried to lift out the head banger, but didn't last long. In a bit he settled in a vacant seat, the funny onion.*

Two hours later, I saw the same fella in front of the D'Olier House talking to a sham. The buck was telling our man about lapping the coat or something.

Russian

2) *One day I was riding on ze autobus and I saw very familiar situation take place. A young man, dressed, as Puskin would say, like London dandy (1), had draka (2) with another passagir because he was acting like polniy vakhlak (3), stepping on ze feets of ze dandy man. At first ze dandy man seemed to be very combative, but soon surrendered and took free seat nearby. No Russian would ever surrender like that.*

Two hours later I spotted ze same dandy man on Piccadilly Circus. He trepalsya (4) s (5) some friendly looking guy, and apparently he was ze Yudashkin (6) type, going all fashion guru on ze dandy man.

(1) - from A. S. Pushkin's "Eugene Onegin"

(2) - fight

(3) - total boor

(4) - twaddle

(5) - with

(6) - one of the biggest fashion designers in Russia